

## Recherches sociographiques



Michel LESSARD, *Montréal, métropole du Québec. Images oubliées de la vie quotidienne 1852-1910*

Annick Germain et François Desrochers

Volume 35, numéro 1, 1994

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/056838ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/056838ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Germain, A. & Desrochers, F. (1994). Compte rendu de [Michel LESSARD, *Montréal, métropole du Québec. Images oubliées de la vie quotidienne 1852-1910*]. *Recherches sociographiques*, 35(1), 116-119.  
<https://doi.org/10.7202/056838ar>

indice d'enracinement, s'adapte aux exigences climatiques du pays découvrant du même coup les traits d'un costume «à la canadienne». Mais c'est surtout à la naissance d'une véritable cité que nous convient les auteurs avec l'apparition des premières maisons urbaines après l'incendie de 1721 et, comme ultime symbole d'urbanité, l'érection d'une enceinte de pierres. Le chapitre six nous fait d'ailleurs revivre, comme si nous y étions, la vie quotidienne dans cette ville à vocation militaire, ses rues animées, véritables bourbiers, souvent jonchées de détritus et envahies par les animaux domestiques, ses auberges et cabarets, lieux de sociabilité par excellence mais où, pourtant, la présence amérindienne n'est tolérée que dans un établissement sur deux.

Une fois terminée la lecture de *Pour le Christ et le Roi*, on se dit que la richesse de la documentation qui a servi à la réalisation de ce livre illustre à quel point la recherche effectuée sur cette période de notre histoire a jusqu'ici été féconde. La force de cet ouvrage est de tirer habilement des limbes de l'histoire, pour agrémente le récit, une série d'anecdotes parfois drôles (par exemple, la description du Baptême du Grand Banc imposé aux voyageurs lors de la traversée par les marins désireux de se faire facilement quelques sous) et parfois moins drôles (la disparition énigmatique du village d'Hochelaga entre les voyages de Cartier et de Champlain). L'ouvrage recèle à ce titre une foule de détails, de chroniques, de récits qui raviront les plus fervents amateurs de jeu-questionnaire. Ainsi, on apprend, non sans sourire, le nom du premier nouveau-né en Nouvelle-France, une fille que ses parents, Mathurin Meunier et Francine Fafard, prénommèrent... Barbe. On note avec curiosité que la langue parlée par les premiers colons était davantage typique du parler parisien! On relève avec attention le nom amérindien de l'île de Montréal, «Tiotiake», qui signifie «l'île entre le rapides». On retient que déjà, dès le XVIII<sup>e</sup> siècle, 35% des ménages vivant dans les enceintes de la ville de Montréal étaient locataires. On évalue une fois pour toutes le mythe des Filles du Roi réputées à tort, pendant trois siècles, être de peu de vertu.

«Raconter l'histoire des Montréalais sous le Régime français dans une forme à la fois instructive et agréable représentait un défi redoutable» nous confie Yves Landry, en introduction de cet ouvrage qu'il dirige. Pari tenu et de belle façon!

Annick GERMAIN et François DESROCHERS

*INRS-Urbanisation.*

---

Michel LESSARD, *Montréal, métropole du Québec. Images oubliées de la vie quotidienne 1852-1910*, Montréal, Les Éditions de l'Homme, 1992, 303 p.

Qui n'a pas un jour cédé à la nostalgie en feuilletant, fasciné, un vieil album de photos de familles, succession d'images écornées d'une époque révolue? Qui n'a pas, pendant de longs instants, scruté à la loupe ces photos jaunies par le temps, absorbé par un détail, attentif à la mise en scène voulue par le photographe, comme pour retrouver la saveur de sensations surannées? Quand ces images oubliées ont pour objet la métropole du Québec dans la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, quand cet itinéraire en images se compose de près de trois

cents photographies, le plaisir paraît complet pour tous ceux qu'intéresse l'histoire de Montréal.

C'est précisément à cette entreprise que nous convie Michel Lessard dans son ouvrage *Montréal métropole du Québec ; Images oubliées de la vie quotidienne 1852-1910* paru aux Éditions de l'Homme. Puisant à même certains fonds privés et collections léguées aux Archives nationales la matière principale de son ouvrage, l'auteur applique à Montréal la même recette éprouvée dans un de ses livres précédents consacré à la capitale (*Québec, ville du patrimoine mondial. Images oubliées de la vie quotidienne 1858-1914*) à cette différence près : dans le cas de Montréal, les images sont de meilleure qualité. La période retenue par Lessard va de 1852, date des photographies les plus anciennes sur Montréal à 1910, année où Henri Bourassa fraude (*sic*) *Le Devoir*, et année du Congrès eucharistique international de Montréal, événement abondamment illustré en photographies. Le résultat : un ouvrage de 300 pages recelant un total de 275 images regroupées à la suite de chapitres traitant autant de la trame urbaine que de la filiation entre la photographie et l'architecture, abordant à la fois la place des sports et des divertissements populaires dans l'imagerie de l'époque, et le rapport entre la photographie et les institutions religieuses ou le monde des affaires.

«Ce livre n'est pas une histoire objective de la métropole du Québec» nous lance Lessard en guise d'avant-propos. «Il faut plutôt y voir une «impression» de l'époque à travers la lecture des photographes, la reconstruction des atmosphères sociohistoriques.» Premier constat de cette lecture «impressionnante» : la frugalité dont firent preuve les photographes à saisir en images les conditions de vie quotidienne des classes populaires. Car il faut savoir que des studios comme la maison Notman (1856-1935), pourtant parmi les plus réputés et prolifiques, s'attacheront pour l'essentiel à immortaliser sur la pellicule les succès de la grande société marchande et financière, classe d'où était, du reste, issue la majorité de leur clientèle, donnant de la sorte une appréciation très fragmentaire de la réalité sociologique de leur époque. L'origine écossaise d'un William Notman ou d'un Alexander Hendersen, par exemple, de loin les deux plus grandes figures artistiques et commerciales de la photographie montréalaise de l'époque, n'est sans doute pas étrangère à ce parti pris ni à la popularité de ces deux maisons auprès de la classe dirigeante. Il en résultera, comme le souligne Lessard, un «barrage visuel» célébrant le mode de vie de la classe dominante, représentation confortable de la société où se mire avec satisfaction la bourgeoisie très majoritairement anglophone et à travers laquelle les francophones, tout comme les Amérindiens d'ailleurs, suscitent un minimum d'intérêt pour leur exotisme dans une colonie de l'empire britannique...

Il faudra attendre la fin de la décennie de 1880 pour voir apparaître parmi les francophones des professionnels dignes de ce nom et un renouvellement du regard posé sur la métropole. Mais, ironiquement, et contrairement à la maison Notman, par exemple, dont on peut encore voir la collection au Musée McCord, les ateliers de quartiers et les photographes francophones de Montréal n'ont guère laissé à la postérité un fonds de négatifs, nous privant du même coup de leur vision de la réalité de leur époque. Ici intervient donc l'apport de l'auteur dont le travail d'archiviste a consisté à puiser dans bon nombre de collections privées des clichés proposant une vision un peu moins univoque de cette période de l'histoire de Montréal.

Dans l'ensemble, si le choix des images retenues par Lessard paraît tout à fait approprié — on reste entre autres médusé par les «collages» d'un Eugène L'Africain, passé maître dans la photo composite —, il semble cependant un peu abusif, à propos de cet ouvrage, de parler

« d'images oubliées de la vie quotidienne » tel que le titre le suggère. Beaucoup de ces images sont connues ; il s'agissait évidemment de les regrouper. Quant à la vie quotidienne, elle est certes représentée dans le livre mais n'en constitue pas pour autant le cœur. En ce qui concerne les notices accompagnant chacune des photographies, on conviendra que plusieurs recèlent une foule de précisions des plus pertinentes ; d'autres en revanche paraissent incomplètes. Deux exemples au hasard : la notice 123 qui représente le « Hall du Musée » aurait dû préciser qu'il s'agissait du Musée principal qui meuble un total de six chapitres, étant d'inégale valeur, il laisse le lecteur sur sa faim. En particulier, les repaires chronologiques placés en introduction de chacun des chapitres paraissent discutables ; il aurait mieux valu s'en tenir à la période couverte par le livre.

Le tout démarre pourtant en force dans le premier chapitre qui s'attarde à la « petite histoire » de la photographie montréalaise, tournant en quelque sorte l'obturateur vers ceux qui eurent plutôt coutume de s'effacer derrière la caméra. L'apport des Notman, Hendersen, Inglis et compagnie mais aussi, du côté francophone, des Dion, Bazinet et Laprès est solidement documenté. Sur sa lancée, l'auteur en profite également pour nous instruire sur les différentes étapes franchies par la photographie pendant la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. De 1840 à 1860, apprend-on, le médium connaît sa phase empirique : on apprivoise graduellement l'instrument. De 1860 à 1895, la photographie donne dans un classicisme académique alors qu'avec le tournant du siècle émergent deux tendances distinctes : le pictorialisme (inspiré des techniques du dessin et de la peinture) et le « découpage franc dans le réel ».

Au chapitre 2, l'intérêt s'é moussé brusquement. Sous prétexte de rendre compte de l'évolution de la trame urbaine montréalaise, viendront témoigner à la barre des « contemporains ayant vécu des périodes significatives de l'histoire de Montréal » : 1) le baron De Lahontan (1684) ; 2) le jésuite Pierre François Xavier de Charlevoix (1721) ; 3) l'arpenteur Joseph Bouchette (1815) et 4) la Chambre de commerce de Montréal (1889). On voit mal, c'est le moins que l'on puisse dire, en quoi ces témoignages livrés en bloc et quasiment à l'état brut viennent enrichir le propos initial de l'auteur. Il n'est tout compte fait guère question de trame urbaine dans ce chapitre et le choix des photos ne semble pas dicté par une volonté d'illustrer cette thématique (qu'ont à voir avec la trame urbaine des portraits pris en studio ?).

Notre attention est heureusement à nouveau sollicitée dans le chapitre 3. L'auteur y commente la filiation observée entre, d'une part, l'architecture qui s'affaire à mettre en forme la ville selon les goûts du jour, et, d'autre part, la photographie, chargée précisément de vendre cette mise en forme. Pas étonnant, dans ce contexte, que le chantier du pont Victoria, souvent présenté comme « une contribution éloquente du génie britannique à la civilisation américaine », ait été un des sujets de prédilection des photographes de l'époque.

Le chapitre 4 soulève de son côté un coin de voile intéressant sur un des thèmes privilégiés des pionniers de la photographie : les loisirs et les expressions de la culture populaire. L'impossibilité, avant 1890, de saisir le mouvement de groupes en action avec une bonne définition donnera d'ailleurs lieu à la technique dite de la « photo composite », dont il faut examiner avec attention quelques échantillons représentatifs dans le livre de Lessard.

Quant aux chapitres 5 et 6, consacrés au rapport entre la photographie et la religion, d'une part, et le commerce, de l'autre, une fois que l'on a compris que l'une est au service de la gloire des deux autres, on semble avoir retenu l'essentiel. Certes, Lessard amorce chacun de ces deux derniers chapitres de son ouvrage par un exposé général qui verse librement dans

l'histoire sociale. Mais on se rend rapidement à l'évidence qu'il n'est pas en terrain de connaissances.

Cela dit, l'ouvrage n'est pas sans qualité. Tout d'abord, le choix des photographies effectué par Lessard trahit un véritable travail d'archiviste comme on l'a déjà souligné. En outre, la « petite histoire » des débuts de la photographie montréalaise y trouve très certainement son compte. Les notices commentant chacune des images retenues par l'auteur valent par ailleurs grandement que l'on s'y attarde ; on y apprend une foule de détails sur le monde de la photographie comme, notamment, l'utilité de faire figurer des personnages sur une photo pour rendre l'échelle ou le rôle qu'a exercé la pratique des cartes de visite — clichés pris « pied en cap » — sur l'essor de cette industrie naissante. Mais le livre vaut surtout qu'on s'y attarde pour la succession d'images qu'il renferme témoignant d'une métropole en mouvement, entrant de plain-pied dans l'industrialisation, déjà profondément défigurée par l'œuvre du feu et du « progrès économique », mais qui ne se doute pas un seul instant des bouleversements à venir.

Annick GERMAIN et François DESROCHERS

*INRS-Urbanisation.*

---

Yvan LAMONDE, *Gens de parole. Conférences publiques, essais et débats à l'Institut canadien de Montréal (1845-1871)*, Montréal, Boréal, 1990, 177 p.

Dans ce court essai, Yvan Lamonde nous offre une synthèse des recherches qu'il poursuit depuis près de vingt ans sur les associations culturelles québécoises au XIX<sup>e</sup> siècle parmi lesquelles l'Institut canadien de Montréal occupe une place préminente. En effet, selon les mots mêmes de l'auteur, l'Institut canadien « créa le genre au Canada français et en fut l'achèvement exemplaire tout en participant de façon dynamique à la renaissance culturelle de Montréal ».

Dès l'introduction, l'auteur justifie la division du livre en trois chapitres qui correspondent à chacune des activités centrales de l'Institut, soit la conférence publique, l'essai et le débat ou la discussion. Avant d'aborder ces activités, il trace un portrait des principales institutions culturelles (journaux, collèges, librairies) de la société montréalaise vers 1840, ce qui lui permet de faire ressortir le vide que l'Institut canadien est venu combler en donnant aux francophones, en l'absence de salle de théâtre ou de spectacle, un lieu de « sociabilité associative » propre. Surtout, l'arrière-plan européen et américain — où, dans le sillage du libéralisme, les associations culturelles se sont multipliées — permet de situer dans une plus large perspective la naissance de l'Institut et l'esprit particulier qui l'anime. Apolitique de par sa constitution, multiethnique dans sa composition, héritier de l'esprit de 1789 et de celui de 1837, l'Institut canadien se fit le promoteur de l'idéal du libéralisme qui, selon l'expression de Benedetto Croce, constitue « la religion de l'âge nouveau » au XIX<sup>e</sup> siècle, religion qui ne peut que heurter de front celle qui est déjà établie. En Europe, ces confrontations enrichiront le vocabulaire d'un nouveau mot, celui de « cléricisme ».